

**LES CORBEAUX D'HENRY BECQUE
ET LES AFFAIRES SONT LES AFFAIRES
D'OCTAVE MIRBEAU**

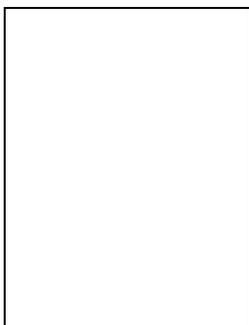
Les Corbeaux d'Henry Becque et *Les Affaires sont les affaires* d'Octave Mirbeau créées à la Comédie-Française en 1882 et 1903 prennent toutes les deux comme sujet les hommes d'affaires.ⁱ Elles succèdent à des pièces comme *Le Faiseur* de Balzac de 1848ⁱⁱ, *La Question d'argent* d'Alexandre Dumas fils de 1857, *Maître Guérin* d'Émile Augier de 1864 et comptent parmi les réussites du théâtre de 1900. Plusieurs critiques les ont rapprochées. Jean-Yves Guérin les oppose dans un article de la *Nouvelle Revue Française* (1-10-82) aux *Trois Sœurs* de Tchekhov, qui montrent, selon lui, la décomposition d'une société, et écrit : « *Becque montre ici l'avènement d'une autre société où, comme dans la pièce de Mirbeau, les affaires sont les affaires.* » Nous allons essayer de les comparer et nous nous interrogerons sur une éventuelle influence de Becque sur Mirbeau.

LES RELATIONS DE BECQUE ET DE MIRBEAU

S'il est vain de tout expliquer par les relations personnelles de deux auteurs, il semble cependant utile de rappeler que Henry Becque et Octave Mirbeau s'estimaient beaucoup. Ils s'étaient liés d'amitié vers 1884 et chacun allait voir jouer les pièces de l'autre.

Octave Mirbeau avait sans doute vu *Les Corbeaux* en 1882 et il était présent à la Comédie-Française lors de la reprise de *La Parisienne* en 1890. Henry Becque assista en 1897 à la représentation des *Mauvais Bergers* qui lui plut beaucoupⁱⁱⁱ. Octave Mirbeau vint au chevet de Becque durant sa dernière maladie ; il cosigna son acte de décès avec l'homme de lettres Lucien Muhlfeld et il s'occupa du monument qui fut érigé en son honneur en 1908. Il le loue le 8 septembre 1883 dans *Les Grimaces* d'avoir eu « l'honneur d'une chute à la Comédie-Française parce que *Les Corbeaux* étaient trop supérieurs au public^v ». Il rend hommage dans un article de *La France* du 9 février 1885 à son « observation si profonde, si juste, si amère de la vie^v ». et, dans son article du *Figaro* du 29 novembre 1889, il qualifie ses pièces de théâtre d'« œuvres admirables et fortes^{vi} ». Henry Becque écrit de son côté plusieurs lettres à Mirbeau et, dans l'une d'elles qui date de la fin de 1889 ou de 1890, il déclare que *Les Corbeaux* sont « son meilleur ouvrage^{vii} ». Cette familiarité des deux auteurs incite à croire, même si elle ne constitue pas un argument décisif, que *Les Corbeaux*, entre autres œuvres, ont laissé quelques traces sur *Les Affaires*.

LES HOMMES D'AFFAIRES



Les principaux hommes d'affaires sont Vigneron et Teissier dans *Les Corbeaux* et Isidore Lechat dans *Les Affaires sont les affaires*. Henry Becque se sert d'observations qu'il a pu faire lorsqu'il s'occupait de bourse vers 1875^{viii}. Octave Mirbeau prend comme point de départ de

Henry Becque en 1882,
par Nadar.

son personnage les directeurs de deux journaux auxquels il a collaboré, Charles Lalou, qui dirigeait *La France* en 1884, et Eugène Letellier, fondateur du *Journal*, et fort compromis dans le scandale de Panama.

Monsieur Vigneron a forgé laborieusement sa réussite. Employé dans une maison de commerce, il a pris, grâce à l'appui de Teissier, qui était alors son banquier, la direction d'une « fabrique », c'est-à-dire d'une usine pour laquelle ils sont associés. Elle vaut, lorsque la pièce commence, six cent mille francs et il vit largement. La didascalie du premier acte qui décrit le salon comprend les mots : « *Décoration brillante, gros luxe* ». Vigneron projette de donner à Blanche une dot de deux cent mille francs. Il veut encore s'enrichir et il se lance dans des spéculations immobilières qui nous sont connues moins par ses propos que par les conversations d'autres personnages. Il achète des terrains qui sont situés près d'une gare et il en paie, comme le rappelle Madame de Saint-Genis, « *une bonne partie au moyen d'emprunts et d'hypothèques* » (II, 1). Il a dû engager dans cette acquisition tout l'argent dont il disposait. Il ne laisse en effet, toujours selon Madame de Saint-Genis, ni titre de rente ni actions de la Banque de France et, après son décès, Madame Vigneron est obligée de demander de l'argent à Teissier. Vigneron a, d'après Bourdon, nourri l'espoir de se faire exproprier par la Ville de Paris (II,9). Il n'y serait pas parvenu et c'est à ce moment qu'il aurait commencé à faire bâtir des immeubles. Il aurait alors pensé que les loyers rembourseraient rapidement les emprunts. Ses projets se situent dans une période d'activité immobilière intense^{ix} et ses calculs sont sans doute bons, quoi qu'en dise Lefort (II, 9). Il prend cependant des risques et il ne prévoit pas qu'il peut mourir.

La nature des activités de Teissier reste imprécise. Teissier s'est lancé dans les affaires après avoir été banquier. Il brasse sans doute des capitaux et il possède, d'après Bourdon, en plus de la moitié de la fabrique, une fortune de six cent mille francs. Le même Bourdon explique à Marie qu'elle est très solide : « *Teissier a fait des affaires toute sa vie ; il en a retiré un capital considérable qui est bien à lui et que personne ne songe à attaquer ; vous n'avez pas besoin d'en savoir davantage* » (IV, 6). Il est évident qu'il a agi fort habilement et sans s'encombrer de scrupules ; il a respecté beaucoup plus la lettre que l'esprit de la loi. Le personnage est mystérieux et assez inquiétant.

Isidore Lechat ressemble à Teissier, mais il a une envergure bien supérieure. Il possède cinquante millions et il détient des participations dans toutes sortes d'affaires dont il parle avec délectation : « *Ah ! les grosses affaires... où l'on brasse les hommes à pleines foules... et les millions à pleines mains... les millions des autres...hé ?* » (I, 5). Esprit très moderne, il a un flair infaillible pour découvrir des secteurs d'avenir. Phinck a tout à fait raison de dire : « *Je vous dis que cet homme a un sens merveilleux des affaires et de son temps* » (II, 9). La pièce roule sur une affaire de chute hydroélectrique à un moment où l'emploi de la houille blanche se développe. Phinck exagère à peine lorsqu'il déclare à Lechat : « *Vous êtes assez au courant du grand mouvement industriel de l'Europe pour savoir que l'avenir de l'industrie appartient... tout entier... à l'électricité... La Suisse... et l'Allemagne...* » (II, 10). La société *Force et Lumière* se constitue en effet à la fin du siècle à Grenoble ; la société *L'Énergie du Littoral* est créée en 1900 avec l'aide de la compagnie Thomson Houston ; elle dessert tout le sud-est jusqu'aux nationalisations de 1946. Le premier Congrès de la Houille Blanche se tient à

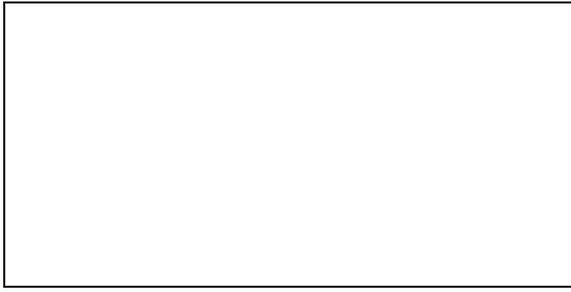
Grenoble en 1902. Isidore Lechat cite parmi les grosses affaires qui sont sa raison d'être : « *les travaux gigantesques, les ponts, les ports, les mines, les tramways* » (I, 5) ; il se vante de donner au peuple « *des routes... des chemins de fer... de la lumière électrique... de l'hygiène... un peu d'instruction... des produits à bon marché... et du travail* » (III, 2). La plupart de ces mots visent des activités précises. Lechat cite les chemins de fer : si les investissements dans les chemins de fer déclinent de 1880 à 1890, ils reprennent ensuite et se développent beaucoup à la veille de la guerre. Le réseau compte 21 000 kilomètres de lignes en 1876 et 41 000 en 1913. Lechat construit des routes : les investissements routiers sont, à son époque, importants et ils favorisent le développement de l'automobile. Il distribue, au moins par personne interposée, de la lumière électrique : c'est en effet à ce moment que son usage se développe ; la longueur des canalisations électriques passe de 76 kilomètres à Paris à 617 en 1905 et le nombre d'abonnés de 2 335 à 43 360. Il se pose en hygiéniste : il s'occupe peut-être de creusement d'égouts car le réseau double avant 1914 et atteint 1 227 kilomètres à Paris à la veille de la Première Guerre Mondiale. Il s'intéresse aux tramways : à la fin du siècle en effet, la plupart des villes françaises de plus de 100 000 habitants en ont mis en service et la longueur totale de leurs rails s'élève en 1912 à 6 800 kilomètres. Nous dirions qu'Isidore Lechat est à la tête d'un holding et qu'il essaie de diversifier ses activités. En 2001, il investirait dans la microinformatique et il jonglerait avec les fusions d'entreprises. Gagné par un insatiable appétit de pouvoir, il possède par-dessus le marché un journal et vise la députation. Les hommes d'affaires ont dans les deux pièces la même conception de l'existence. Ils sont persuadés que tout se vend et

tout s'échange. Bourdon qui, bien qu'il soit notaire, a partie liée avec eux, déclare à Marie : « *Il n'y a que des affaires en ce monde ; le mariage en est une comme toutes les autres* » (IV, 6). Il ne se trompe sans doute pas lorsqu'il attribue le même point de vue à Vignerot : « *Il connaissait la vie ; il savait que tout se paie en ce monde* » (IV, 6). Isidore Lechat expose la même théorie à son fils Xavier : « *Au diable l'honneur !... Où il y a de l'argent... il n'y a pas d'honneur... Il y a une affaire... et ça se traite* » (II, 11). Il essaie de convaincre le marquis de Porcellet de la même manière : « *Ne répétez donc pas toujours la même chose... Je n'achète pas... j'échange... Les affaires sont des échanges... on échange de l'argent... de la terre... des titres... des mandats électoraux... de l'intelligence... de la situation sociale... des places... de l'amour... du génie... ce qu'on a contre ce qu'on n'a pas... Il n'y a rien de plus licite... et rassurez-vous... rien de plus honorable...* » (III, 2). Cette théorie s'applique en particulier aux mariages. Pour Bourdon, Teissier achète la jeunesse de Marie par une richesse à venir et il se fait fort de le lui rappeler : « *Vous faites un marché, n'est-il pas vrai, ou bien, si ce mot vous blesse, vous faites une spéculation ; elle doit porter tous ses fruits. Il est donc juste, et c'est ce qui arrivera, que Teissier, en vous épousant, vous reconnaisse commune de biens, ce qui veut dire que la moitié de sa fortune, sans rétractation et sans contestation possible, vous reviendra après sa mort* » (IV, 6). Tous ces hommes d'affaires sont très lucides et leurs raisonnements sont cohérents. Ils sont cependant déformés par leur profession ; ils ne comprennent pas que tout ne se monnaie pas et ils ignorent tout sentiment désintéressé.

LES HOMMES D'AFFAIRES DANS LEUR FAMILLE

Deux des hommes d'affaires, Vigneron et Lechat, sont saisis dans leur vie familiale. Ils sont tous deux mariés et pères de famille. Vigneron a quatre enfants d'une vingtaine d'années, un fils, Gaston, qui est en âge de s'engager, et trois filles, Judith, Marie et Blanche. Judith est l'aînée, Marie a à peine vingt ans et Blanche dix-sept ou dix-huit ans. Isidore Lechat a un fils, Xavier, et une fille, Germaine.

Le statut des deux familles est le même. Le père seul travaille et les femmes dépendent entièrement de lui. Elles n'ont ni profession ni autonomie financière. L'épouse vaque à ses tâches de maîtresse de maison et de mère de famille et les jeunes filles attendent en principe de se marier. Les épouses n'ont qu'une idée vague des activités de leurs maris et Madame Vigneron a beaucoup de mal à comprendre les exigences de la loi. Marie, qui a aidé son père, est la seule à avoir chez les Vigneron quelque sens des affaires : « *Je les comprends quand il le faut* », répond-elle à Teissier (II, 4). Les jeunes filles envisagent de travailler quand elles sont dans la gêne, mais ce désir n'est qu'une velléité difficile à réaliser. Merckens montre bien à Judith tous les déboires qui l'attendent si elle décide de devenir professeur de musique. Les fils ne font rien. Gaston Vigneron s'amuse en attendant d'entrer dans la fabrique et Xavier Lechat est un jeune homme à la mode. Isidore Lechat déclare avec ravissement : « *Il a une écurie de courses... un yacht... une automobile de cinquante mille francs... des amis dans la haute société... les plus belles actrices de Paris* » (I,5).



Scène muette du quatrième acte des *Corbeaux* (reprise à la Comédie-Française en 1925).

Les femmes sont au nombre de quatre dans la famille de Vigneron et de deux dans celle de Lechat. Becque éprouve une évidente sympathie pour son groupe féminin et il écrit à Octave Mirbeau : « *J'ai toujours pensé [...] que mes jeunes filles étaient des jeunes filles véritables, qu'elles représentaient la moyenne des jeunes filles plus réellement que les spécimens détaillés qu'en ont donnés mes plus illustres confrères*^x. » Il brosse un portrait de groupe très nuancé. « *Madame Vigneron*, écrit Maurice Descotes, *promène à travers toute la pièce sa personnalité terne et attendrissante*^{xi} ». Très dévouée, elle se laisse facilement éblouir et elle est désarmée devant les difficultés de l'existence. Judith aime la musique et est souvent rêveuse. Blanche s'est éprise d'un garçon sans intérêt, Georges de Saint-Genis, le premier qu'elle ait rencontré. Marie, sans doute moins jolie, est la seule à avoir du sang-froid et l'esprit juste. Madame Lechat est une parvenue, mal à l'aise dans sa nouvelle richesse. Octave Mirbeau la décrit plaisamment dans la didascalie du début de l'acte I : « *Grosse femme, figure blanchâtre, molle et vulgaire, en toilette trop riche* ». Elle geint perpétuellement et elle a toujours peur de manquer d'argent. Germaine Lechat a une personnalité beaucoup

plus forte que celle des filles de Vigneron. Elle lit beaucoup, elle est généreuse et animée, selon Lucien Garraud, d'un « *idéal de justice absolue* » (II, 5).

Les rapports des enfants et de leurs parents sont différents dans les deux pièces. La famille Vigneron est très unie, et Jean-Pierre Vincent évoque avec raison à son propos, dans une *interview* accordée à la revue *Comédie-Française* (mai 1982), Labiche et Diderot. Le premier acte est le tableau d'un bonheur tranquille. Toute la famille s'apprête à fêter la signature du contrat de mariage de Blanche. Vigneron taquine gentiment Judith qui se jette dans ses bras : « *Si je veux t'embrasser ? Cent fois pour une, mon excellent père* » (I, 1). Marie s'inquiète avec raison de sa santé. L'affection des Vigneron est symbolisée par le chœur qu'ils forment pour chanter un air de *La Dame blanche* de Boieldieu. La famille d'Isidore Lechat est au contraire très divisée. À la différence des filles des Vigneron, Germaine est en complet désaccord avec ses parents. Elle méprise profondément Isidore Lechat : « *Et mon père... fait-il aussi ce qu'il peut ? - déclare-t-elle à Lucien Garraud - Des raptus... des coups de bourse... des chantages... des escroqueries... qu'il décore du nom d'affaires... et des meurtres... Voilà son histoire* » (II, 5) ; elle reproche à sa mère d'être sa complice. Xavier, cœur sec, songe surtout à profiter des millions de son père. Madame Lechat souffre de cette situation : « *Quel malheur, mon Dieu... J'ai deux enfants... Un fils qui n'est jamais là... qui ne me cause que du tourment... Une fille dont l'esprit est sans cesse ailleurs... dont j'ignore tout de ses désirs et de sa pensée... et qui n'a jamais un sourire... une tendresse... pour moi. (Avec un gros soupir) C'est bien la peine d'être si riche !...* » (II, 3). Il faut cependant noter que la complicité du père et du fils est la même dans les deux pièces. Monsieur

Vignerons s'amuse des fredaines de Gaston et ne lui demande que d'être discret : « *Fais le monsieur, fais le diable, fais les cent dix-neuf coups. Mais minute ! Sorti d'ici, tu es ton maître ; ici, devant tes sœurs, de la tenue, pas un mot de trop, pas de lettres qui traînent surtout. Si tu as besoin d'un confident, le voici* » (I, 1).

Isidore Lechat est extrêmement faible devant son fils, qui mène la vie à grandes guides ; il voit d'ailleurs dans sa conduite une bonne publicité pour ses affaires.

Une autre différence est essentielle. Blanche Vignerons et Germaine ont toutes deux un amant. Les circonstances ne sont pas les mêmes. Blanche a transgressé la loi de son milieu selon laquelle les jeunes filles doivent rester vierges jusqu'au mariage. Elle ne succombe aux instances de Georges que parce qu'elle est sûre de l'épouser. Lorsque Madame de Saint-Genis lui annonce qu'elle doit renoncer à lui, elle se sent déshonorée et elle sombre dans une demi-démence : « *Mon père ! Je le vois, mon père !* », s'exclame-t-elle. « *Il me tend les bras et il me fait signe de venir avec lui !* » (III, 12). Germaine, au contraire, se rattache à un courant d'idées favorable à l'union libre qui se développe à cette époque^{xii} et elle pousse sa révolte jusqu'au bout. Convaincue que l'amour n'a pas besoin de la sanction de la société, elle prend comme amant l'ingénieur Lucien Garraud : « *Pour nous aimer, lui dit-elle, avons-nous donc besoin du consentement des autres, de serments publics... de signatures étalées ?... N'ai-je pas appris, ici, tous les jours, de mon père que les contrats, ce n'est fait que pour qu'on les viole... les serments pour qu'on les renie...* » (II, 5). À la fin de la pièce, elle ose quitter sa famille pour partir avec lui.

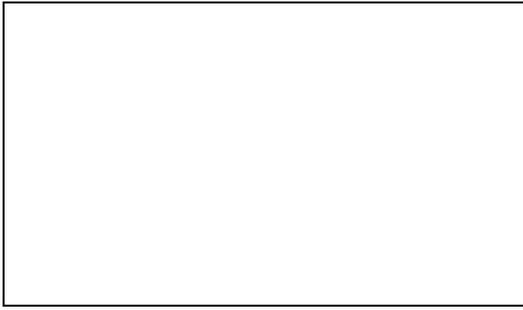
LES PROCÉDES DES HOMMES D'AFFAIRES

Les hommes d'affaires des *Corbeaux* et des *Affaires* se ressemblent par la dureté de leurs procédés. Ils ne songent qu'à s'enrichir et ils se montrent impitoyables envers les plus faibles.

Dans *Les Corbeaux*, Teissier profite du désarroi et de l'ignorance de Madame Vigneron pour s'emparer de ses terrains. Il explique très clairement ses intentions dans un petit monologue : « *S'il est possible à Bourdon de mener l'affaire comme il me l'a promis, discrètement, je mets la main sur des immeubles qui valent le double de ce que je les paierai. Mais il ne faut pas perdre de temps. Attendre, ce serait amener des acquéreurs et faire le jeu du propriétaire* » (II, 3). Si tout se passait normalement, Madame Vigneron attendrait en effet, pour vendre ses terrains, d'en obtenir un prix raisonnable. Elle pourrait alors rembourser les emprunts. Teissier veut l'empêcher de procéder ainsi. Il recourt aux services de Bourdon qui trahit ses devoirs de notaire. Au lieu de conseiller à Madame Vigneron de prendre son temps, il l'affole : « *Chaque jour de retard est gros de conséquences pour vous. Pendant que vous délibérez, Catilina est aux portes de Rome. Catilina, dans l'espèce, ce sont les hypothèques qui vous dévorent, votre architecte qui vous attend avec son mémoire, et le fisc qui va se présenter avec ses droits* » (II, 7). Madame Vigneron est accablée par ses difficultés financières et surtout par la rupture du mariage de Blanche. Elle lui donne carte blanche et il vend les terrains à un prix très inférieur à leur valeur. Il ruine la famille et il ne lui accorde son appui que lorsque Teissier épouse Marie.

Les procédés de Lechat ressemblent à ceux de Teissier et de Bourdon. Il a, d'après Germaine, employé tous les moyens pour arriver. Il ne tient compte que de son intérêt et il écrase impitoyablement tous ceux qui n'ont pas la force de lui résister. Il

ne connaît que la loi du plus fort. Il a ruiné son associé, le banquier Gabriel Dauphin : « *Quel marché intervint entre ces deux hommes ?* déclare Germaine à Lucien. *Je l'ignore. Quel secret y avait-il entre eux ? Je ne le sais pas davantage... Ce que je sais, c'est que Dauphin, en échange d'un secours illusoire... d'une promesse... de rien, peut-être... dut donner à mon père... en dépôt... en dépôt, comprends bien... tout ce qui lui restait des actions de sa banque...* » (II, 5). Lechat les jette toutes ensemble sur le marché ; elles perdent toute valeur et Dauphin, après l'avoir vainement supplié, se suicide. Isidore Lechat impose un marché cruel au marquis de Porcellet. Il le tient à la gorge par ses emprunts et il l'oblige à demander pour son fils la main de sa fille : « *Vous serez bien avancé quand vous devrez quitter cette belle terre de Porcellet... réduire à rien votre existence fastueuse... accablé de lourdes dettes... traqué par tous les hommes de loi... tombant de saisie en ventes, promenant, à travers tous les tribunaux, votre fameux blason, coiffé de papier timbré...* » (III, 2). Il faut cependant remarquer que Porcellet est l'artisan de son propre malheur ; il dépense sans compter et il a emprunté à Isidore Lechat de grosses sommes qu'il est incapable de lui rendre. Lechat semble davantage dans son droit lorsqu'il impose un contrat léonin à Phinck et à Gruggh. Ceux-ci essaient de le duper par tous les moyens ; ils lui dissimulent la vérité dans l'affaire de la chute d'eau et ils veulent le prendre au dépourvu lorsqu'il perd son fils. Leur défaite paraît donc justifiée.



Les Affaires sont les affaires, par le Manteau d'Arlequin,
Le Havre, 2001 (photo Pierre de Blois)

L'ART DE BECQUE ET DE MIRBEAU

Les pièces ne laissent pas la même impression. Chacun des deux écrivains a son tempérament et ils ne traitent pas tout à fait le même sujet. Becque montre le lent écrasement d'un groupe de femmes par les corbeaux tandis que Mirbeau représente une lutte féroce d'hommes d'affaires.

La technique dramatique de Becque et celle de Mirbeau sont assez différentes. Henry Becque se souvient de la *Préface de Cromwell* et il ne tient plus compte des unités de temps et de lieu. Le second acte se déroule environ trois semaines après la mort de Vigneron et la vente des terrains peut prendre deux ou trois mois. L'action est ramassée en deux jours chez Mirbeau. Phinck et Grugg arrive en fin d'après-midi chez Lechat et ils s'en vont le lendemain soir. Les lieux varient plus chez Becque que chez Mirbeau. Le décor des trois premiers actes des *Corbeaux* représente le salon des Vigneron. Au dernier acte, il est remplacé par une salle à manger misérable qui symbolise leur ruine. Octave Mirbeau est plus classique dans *Les Affaires*. Ses personnages ne

quittent pas le château de Vauperdu. Le premier acte est situé dans le jardin, le second, dans le salon et le troisième, dans le cabinet de travail d'Isidore Lechat. L'unité de lieu persiste, même si elle est assouplie. Henry Becque choisit comme sujet un épisode douloureux dans la vie d'une famille et Mirbeau une crise.

Henry Becque essaie davantage de créer une atmosphère, et Octave Mirbeau de frapper les spectateurs. Henry Becque emploie un langage uni, émaillé de quelques formules frappantes comme « *Moi vivante, on ne touchera pas à la fabrique* » (II, 11). Teissier dépouille la famille Vigneron avec le plus grand calme. L'impuissance et la tristesse des femmes ne s'expriment que par des larmes et des attitudes accablées. La pièce contient quelques réflexions cyniques qui amusent comme celles de Merckens et Bourdon, sur la mort de Vigneron, « *fichu spectacle* » (III, 5) qui leur gâche leur dîner. Le comique est cependant assez discret ; il provient surtout des petits ridicules de Vigneron, de Madame Vigneron et de l'air lointain de Judith. L'art d'Octave Mirbeau est beaucoup plus spectaculaire. Germaine clame très haut son amour et sa révolte. Isidore Lechat est tonitruant, brusque, jovial ; il mène tout le monde tambour battant ; il lance toutes sortes de mots à l'emporte-pièce ; il met les rieurs de son côté par ses réflexions sur les affaires patriotiques « *comme toutes les affaires* » (II, 10), rétorque-t-il à Grugg, et sur les municipalités vénales. Il amuse aussi beaucoup par sa ridicule vanité. Le comique des *Affaires* est souvent truculent. Maurice Descotes écrit avec raison : « *Dans Les Affaires sont les affaires de Mirbeau, qui sont, à bien des égards, si proches du drame de Becque, les personnages cherchent l'explosion, s'arment de violence. Les Corbeaux restent presque constamment froids, imperturbables ;*

ils se gardent des éclats de voix ; leur pouvoir a la force maligne et inquiétante de ceux qui restent toujours maîtres d'eux-mêmes et qui se savent sûrs de finalement l'emporter^{xiii} ».

Les deux dénouements symbolisent parfaitement l'esprit des deux pièces. Celui des *Corbeaux* est sinistre et représente la fatalité qui pèse sur les femmes. Si elles ne peuvent pas se marier normalement, il ne leur reste plus qu'à se vendre. Teissier épouse une jeune fille qui a presque cinquante ans de moins que lui et il prend la place de Vigneron. Le dernier acte est une parodie triste du premier. Les rapports affectueux de Marie et de son père sont remplacés par une sorte d'inceste et l'on prépare, au lieu du mariage de Blanche, une union contre nature. Marie renonce à l'amour pour sauver sa famille. Faut-il par anticipation se dire qu'elle sera plus tard veuve et riche ? Sera-t-elle, comme l'affirme Jean-Pierre Vincent, « *le personnage de l'avenir, la femme forte, la capitaliste^{xiv}* » ? Si rien n'interdit d'imaginer l'avenir des personnages, la fin de la pièce laisse une impression de tristesse poignante. « *Le public*, écrit Jean Robaglia dans *Le Figaro* (7-2-25), *est empoigné par ce drame inexorable où lentement, sans rémission, sans résistance possible, la fatalité s'accomplit.* » Le dénouement des *Affaires* est peut-être, malgré les apparences, moins sombre. Même si Lechat souffre beaucoup du départ de Germaine et de la mort de son fils, il est en partie responsable de son malheur car il a été un très mauvais père. Il ressemble alors à un personnage tragique, ni tout à fait bon, ni tout à fait mauvais, selon la définition d'Aristote, et victime de sa démesure, sur qui s'abat une justice supérieure.

Les deux pièces appellent deux types d'interprétation. *Les Corbeaux* comportent de nombreux rôles et ont besoin d'un ensemble homogène. Les acteurs doivent avoir un jeu assez sobre

et assez retenu. Cette nécessité apparut bien lors de la création de la pièce à la Comédie-Française. Thiron, l'interprète de Teissier, avait trop de brio et trop d'esprit et Febvre, « *grand coquin à panache* », transformait, selon Maurice Descotes, le corbeau Bourdon en oiseau de proie^{xv}. Marie Lloyd accentuait tellement la dureté de Madame Saint-Genis qu'elle la rendait insupportable. En revanche, Barré qui jouait des personnages pleins de bon sens était à son aise dans le rôle de Vigneron et Blanche Barretta, sage Henriette des *Femmes savantes*, excella dans le rôle de Marie. D'autres interprétations comme celles de l'Odéon en 1910, qui était alors dirigé par Antoine, et de la Comédie-Française, en 1925 et 1932, furent beaucoup plus conformes au ton de la pièce. Léon Bernard, qui joua Teissier à l'Odéon et à la Comédie-Française, se garda de tout effet ; il le rendit à la fois bonasse et redoutable. Jean-Pierre Vincent monta la pièce dans le même esprit à la Comédie-Française en 1982. *Les Affaires sont les affaires* réclament au contraire un interprète doué de beaucoup d'abattage. C'est pour cette raison que Maurice de Féraudy triompha en 1903 dans le rôle d'Isidore Lechat ; il était rapide, agité, volubile et il savait mêler le tragique au bouffon. L'interprétation de Pierre Meyrand au Palais-Royal en 1995, dans une mise en scène de Régis Santon, rappelait sans doute la sienne et lui valut un grand succès.

CONCLUSION

Les deux auteurs ont en commun le goût de l'observation et ils veulent être des témoins de leur temps. La question de l'influence est, comme toujours, délicate à trancher. Mirbeau se rapproche surtout de Becque par le cynisme qu'il attribue à Lechat et par sa

manière de décrire sa famille. Leurs esthétiques sont différentes. Becque, même s'il ne veut pas se rattacher au naturalisme, ne s'en éloigne pas complètement ; il montre la vie quotidienne d'une famille ordinaire ruinée par la mort du père. Sa pièce a des tonalités grises et noires et l'on y sent très bien l'écoulement du temps comme plus tard chez Tchekhov. Mirbeau est plus classique ; *Les Affaires* représentent davantage un affrontement et sont bâties autour d'un personnage hors du commun. Leurs couleurs sont plus éclatantes. Les deux pièces se valent et préférer l'une à l'autre nous paraît être une simple affaire de goût.

Philippe BARON

Université de Franche-Comté

-
- i. Nous avons consulté pour cet article, les ouvrages d'Alexandre Arnaoutovitch, *Henry Becque*, Paris PUF, 1927, de Maurice Descotes, *Henry Becque et son théâtre*, Minard, 1962, et de Pierre Michel et Jean-François Nivet, *Octave Mirbeau, l'imprécateur au cœur fidèle*, Paris, Séguier, 1990, les *Œuvres complètes* de Becque (Crès, 1924-1926 et Slatkine Reprints, 1979), les éditions de Pierre Michel, *Les Affaires sont les affaires*, Archimbaud, 1994 et *Théâtre complet*, Éditions InterUniversitaires, 1999, les dossiers Rf 51 205, Rf 67 199 et R Supp. 43 de la bibliothèque de l'Arsenal, le dossier *Les Corbeaux* de la bibliothèque de la Comédie-Française, divers articles de la revue *Comédie-Française* (mai 1982), l'article de Norman Araujo, « The language of Business and the Business of language » *The French Review*, oct. 1989, et l'article de Jean-Claude Yon, « Henry Becque ou la "vérité vivante" au théâtre », *Études théâtrales*, 15-11-99.
- ii. Cette date est celle de la première version imprimée de la pièce. Sur ses différents avatars, cf. l'édition de Pierre-Aimé Touchard, *Balzac*, Les génies du théâtre français, Cercle du bibliophile, Edito-Service Genève, 1970.
- iii. Cf. Léopold Lacour, *Nouvelles littéraires* du 29-5-26.
- iv. Cf. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *op. cit.*, chap. VII p. 170. Mirbeau exagère un peu. Si *Les Corbeaux* furent discutés, Henry Becque ne s'en imposa pas moins grâce à eux comme un auteur dramatique de premier ordre. Cf. Maurice Descotes, *op. cit.*, chap. VI.
- v. Cf. Pierre Michel et Jean-François Nivet, *op. cit.* chap. IX, p. 210.
- vi. Cf. Alexandre Arnaoutovitch, *op. cit.*, tome III, p. 489.
- vii. Cf. *Œuvres complètes*, tome 7, p. 222.
- viii. La date est approximative. La vie de Becque n'est pas parfaitement connue.
- ix. Cf. sur les questions économiques François Caron, *Histoire économique de la France*, chap. IV, et, sous la direction de Patrick Fridenson et André Staus, *Le Capitalisme français, XIX^e-XX^e siècle : blocages et dynamisme d'une croissance*, Arthème Fayard, 1987. La grande époque de la spéculation immobilière se termina, d'après François Caron, en 1880, mais *Les Corbeaux* furent écrits en 1876, sinon plus tôt. Un investissement immobilier restait, de toute façon, rentable.
- x. Cf. note 7, lettre de 1890 déjà citée.
- xi. Cf. *op. cit.* chap. V.
- xii. Cf. Jean-Jacques Renaud, *La Réforme du mariage et l'union future*, Flammarion, 1905.
- xiii. Cf. *op. cit.* chap. V.
- xiv. Cf. *Comédie-Française*, mai 1982.
- xv. Cf. Maurice Descotes, *op. cit.* chap. VI.